

EUGÈNE GREEN

# LES ATTICISTES

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

LA PAROLE BAROQUE, essai (Desclée de Brouwer, 2001)

PRÉSENCES, essai sur la Nature du cinéma (Desclée de Brouwer / Cahiers du cinéma, 2003)

LA RUE DES CANETTES, cinq contes (Desclée de Brouwer, 2003)

LE PRÉSENT DE LA PAROLE, précédé de *Les Lieux communs*, poèmes (Melville/Léo Scheer, 2004)

LA RECONSTRUCTION, roman (Actes Sud, 2008; prix Édmée de La Rochefoucauld, 2009)

POÉTIQUE DU CINÉMATOGRAPHE, notes (Actes Sud, 2009)

LA BATAILLE DE RONCEVAUX, roman (Gallimard, 2009)

LA RELIGIEUSE PORTUGAISE, scénario (Diabase, 2010)

LA COMMUNAUTÉ UNIVERSELLE, roman (Gallimard, 2010).

LES ATTICISTES



EUGÈNE GREEN

LES ATTICISTES

roman

*nrf*

GALLIMARD



*Quelle idée a eue votre ami, d'aller  
réveiller et attaquer la vanité de cette  
aristocratie bourgeoise !*

STENDHAL



# PREMIÈRE PARTIE



## *Une jeunesse*

1939-1968

Chante, ô Muse, le héros qui opposa le bord égéen à la plaine du Scamandre, et qui prit les armes pour empêcher la superbe Ida de s'approcher de la violette Athènes; lui qui fit savoir au monde que le pieux fils d'Anchise, de cœur hellénique, dirigea sa nef noire non pas, comme le vante le cygne de Mantoue, vers les collines nourries des pis de la louve, mais là où se répandait le sel attique, dans la divine Massalia!

C'est à Marseille, le 13 mars 1930, dans un hôtel particulier en haut de la Canebière, que naquit Amédée Lucien Astrafolli. Un ancêtre de sa lignée maternelle était signalé dans le quartier Saint-Laurent de cette ville au xvii<sup>e</sup> siècle, mais une tradition dont la famille était mi-fièrè, mi-honteuse, faisait remonter l'origine de leur branche au fils d'une femme de pêcheur du xviii<sup>e</sup> siècle, né trois mois après le mariage de sa mère, et dont les mauvaises langues affirmaient que le véritable géniteur était le célèbre évêque Mgr de Belzunce, héros de la grande peste. Les grands-parents paternels d'Amédée Lucien, à la généalogie irréprochable,

étaient des marchands génois arrivés en France dans les années 1890.

Souvent absent, son père, Argante Astrafolli, était patron d'une société de transports maritimes ayant des sièges à Gênes et à Marseille. Le petit garçon habitait dans sa maison natale avec sa mère et sa grand'mère paternelle. Il fit sa première scolarité dans une école tenue par des religieuses, où il dévorait avec une voracité égale les matières scolaires, le catéchisme, et les repas de la cantine.

Dès ses plus tendres années il montra une grande délicatesse d'esprit, ne pouvant souffrir les poissonniers du Vieux-Port. À la rentrée de 1939 où, bien qu'il n'eût pas encore dix ans, il était prêt à entrer au collège, la France était en guerre. Craignant que la situation n'empirât, ses parents l'envoyèrent dans un internat de jésuites dans le Gard.

Les opinions concernant la Compagnie de Jésus sont en général très tranchées. Ses ennemis vont jusqu'à reconnaître aux membres de l'ordre une maîtrise incontestée dans seulement deux domaines, la rhétorique et la pédophilie. D'autres les considèrent au contraire comme les hérauts de la modernité, et louent leur morale. Quoi qu'il en soit, le petit Amédée Lucien brillait dans toutes les disciplines que ces pères lui enseignaient.

Un jour, au cours d'une promenade de classe dans le bois, le groupe découvrit les corps dénudés de trois hommes qui avaient été fusillés. La plupart des élèves, choqués, devaient être réconfortés par l'accompagnateur, mais Amédée Lucien Astrafolli, s'approchant har-

diment des cadavres, examina leurs plaies en y introduisant son bâton de marcheur. Lorsque ses maîtres furent mis au courant, ils y virent une manifestation de sa curiosité intellectuelle et de sa rigueur méthodologique.

À part quelques incidents de ce genre, l'élève passa tranquillement les années de guerre au pensionnat, et en 1946 il obtint son baccalauréat avec mention. Puis il monta à Paris, pour faire ses classes préparatoires au lycée Henri-IV. Mais jugeant les garçons de cet établissement trop vulgaires, il s'inscrit en khâgne à Saint-Louis-de-Gonzague, où il retrouva avec bonheur des maîtres jésuites, et en 1948 il entra à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm.

Au cours de ses études brillantes en lettres classiques, il entretenait peu de rapports avec ses condisciples. Certains d'entre eux, en apprenant que son père s'appelait Argante, le surnommèrent l'Argantide, et l'appellation eut une certaine pérennité. Il fut en revanche très apprécié de ses professeurs, et le grand helléniste Constantin Rouille se permit un jour de lui donner des conseils.

— Mon cher Amédée, lui dit-il, cela fait longtemps que je n'ai pas eu un étudiant aussi remarquable que vous. Mais dans notre monde, l'intelligence et l'application seules ne suffisent pas pour réussir.

— Que faut-il d'autre ?

— Il faut cultiver une marginalité.

— Je déteste les marginaux.

— Il ne s'agit pas de vous plonger dans le caniveau.

— Alors de quelle marginalité parlez-vous ?

- De celle qui vous attache à un groupe puissant.
- Comme quoi, par exemple ?
- N’avez-vous pas remarqué que la plupart de vos condisciples sont soit marxistes, soit freudiens ?
- Je suis catholique.
- Être catholique aujourd’hui, c’est comme porter une perruque Louis XIV.
- J’aime les perruques Louis XIV.
- Il faut être au moins catholique marxiste, ou catholique freudien.
- Je n’aime pas le mélange des genres.
- Alors il faut trouver un autre genre.

Dans un premier temps, le jeune étudiant songea à se donner une spécificité politique. Les partis existants lui semblaient d’une vulgarité épouvantable, mais ayant constaté que les quelques camarades avec qui il partageait le plus de goûts étaient monarchistes, il décida d’explorer cette voie. Un de ses amis l’invita à une réunion d’une cellule de légitimistes, le jour où ils devaient recevoir la visite du prétendant.

Les jeunes gens présents écoutèrent dans un silence religieux le discours de l’héritier indirect de Henri V. Lorsque l’orateur eut terminé, ses fidèles se mirent debout comme un seul homme et crièrent : « Vive le Roi ! »

En sortant de la réunion, Amédée Lucien Astrafolli dit à son camarade :

- Je ne sais pas si je suis royaliste.
- Sûrement vous n’êtes pas pour le maintien de la Gueuse ?

— Je ne soutiens pas une République fondée sur la démocratie, mais si elle permettait la méritocratie...

— C'est-à-dire, l'ascension du bas peuple ?

— Les grands esprits ne viennent jamais de la plèbe. Mais ils viennent rarement des familles de haute naissance. Les êtres les plus méritants sont en général d'une naissance moyenne.

Son camarade, dont le père était comte, n'était pas d'accord. Comme il avait la réputation de provoquer des duels, et qu'Amédée Lucien Astrafolli n'avait jamais fait d'escrime, il mit fin à la discussion. Mais malgré son admiration professée pour les rois qui firent la France, il renonça à un engagement monarchiste.

Il fut reçu premier, parmi les garçons, à l'agrégation de lettres classiques. Albert Dromadou, professeur de grec à la Sorbonne, lui proposa un poste de chargé de cours en langue hellénique dans ce lieu prestigieux. En même temps il commença, sous la direction de Pierre Castaldi, une thèse d'État sur *Les origines du goût français*.

Un jour, tandis qu'il était assis dans la grande salle de lecture de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, il leva la tête, et en regardant le vieux savant, courbé sur son livre, qui se trouvait à la place en face de la sienne, il hurla :

— Eurêka !

Cette manifestation ne passa pas inaperçue parmi les trois cents et quelques lecteurs plongés dans le calme studieux de la salle, et tous les regards se tournèrent vers le jeune homme. La bibliothécaire en haut de sa tribune, chargée du bon fonctionnement du lieu, se

demanda si elle devait appeler la police, car il n'était pas infréquent qu'un grand esprit, au cours de ses recherches, subît une soudaine perte de la raison, et dût être amené, vêtu d'un habit contraignant, dans un lieu de repos. Mais voyant sans suite le comportement irrégulier du jeune savant, la responsable de l'ordre, ainsi que les autres lecteurs, choisirent charitablement d'ignorer cet écart, et retournèrent à leurs occupations.

Amédée Lucien Astrafolli dirait avoir connu à ce moment-là une illumination. C'est en tout cas là, sous la clarté des coupoles de Labrouste, qu'il trouva la spécificité que lui avait recommandée son ancien professeur de grec. Comme il l'exprima des années plus tard dans ses *Mémoires*, c'est à la Bibliothèque nationale qu'il conçut l'idée phare de sa vie :

*La rhétorique antique se divisait en deux grandes traditions, que tout opposait : l'atticisme et l'asianisme. Tandis que, depuis le Moyen Âge, c'est le second qui triomphait partout en Europe, seule la France, acropole dans un désert scythique, restait fidèle à la pureté atticiste. Seule la France résistait aux sirènes de la démesure et du mauvais goût.*

*Or, depuis peu la citadelle française se trouvait menacée non seulement par l'ennemi dehors, auquel elle avait toujours su résister, mais également par des traîtres dedans. Par ceux, comme mes anciens condisciples de la rue d'Ulm, qui s'adonnaient à de nouvelles religions barbares. Je compris que désormais ma mission sur terre serait de défendre et d'illustrer l'atticisme français.*

En 1962 Amédée Lucien Astrafolli fit paraître son ouvrage *L'atticisme triomphant*, qui fut un immense succès de librairie, et qui fit connaître son auteur au grand public. Les lecteurs furent rassurés d'apprendre que leur pays demeurait, à travers l'histoire, un phare dans une mer d'obscurité, et la force motrice de toute la civilisation européenne. La fondation Joseph de Maistre fit entrer le jeune auteur dans son conseil d'administration, et les journaux les plus prestigieux lui demandèrent des entretiens.

On commença à l'envoyer partout dans le monde comme ambassadeur de l'esprit français, et en 1964 il obtint une bourse prestigieuse pour passer trois ans à Rome, afin d'y poursuivre ses recherches. Il parlait déjà l'italien, qu'il avait appris chez les jésuites, mais il fallait alors qu'il s'habitue à un mode de vie peu atticiste. C'est pendant ce séjour qu'il développa sa théorie sur le rapport entre météorologie et tempérament.

Selon lui, Rome était tombée dans le vice de l'asianisme à cause du soleil et du ciel bleu qui y régnaient avec une démesure effroyable. Paris, en revanche, bénéficiait en toute saison d'une délicieuse petite pluie, d'un ciel gris, et de températures qui variaient peu entre décembre et juillet. Ce climat était un don de la Providence, qui protégeait la ville capitale de la France contre tout excès.

À Rome on confia à M. Astrafolli la charge de conduire, une fois par mois, les visites du siège de l'ambassade de France. Il montrait à ses ouailles les beautés de l'architecture et des décors peints du palais, en souli-

gnant toutefois à quel point elles dépassaient les limites du bon goût, et en leur opposant la justesse et la douceur de l'art français. Grâce aux lumières de leur charmant « cicéron », les visiteurs finissaient toujours par porter un regard très critique sur l'asianisme.

C'est également à Rome que s'est affermi le goût d'Amédée Lucien Astrafolli pour les toilettes historiques. Vu le peu de tolérance des Romains pour la fantaisie vestimentaire chez d'autres hommes, dans la journée il renonçait à porter ces parures dans la rue, mais cette retenue n'était pas toujours respectée lors de certaines de ses excursions nocturnes, où il satisfaisait son penchant pour les garçons, acquis chez les jésuites. À ces occasions, il lui arrivait de se vêtir des belles toilettes que normalement il réservait pour son intérieur.

Une nuit, alors que, habillé en cardinal du xvii<sup>e</sup> siècle, il s'approchait de certains bosquets dans le parc de la Villa Borghese, il fut surpris de rencontrer deux pères jésuites, en tenue civile, dont il avait déjà fait la connaissance dans d'autres circonstances. Il était encore en train d'échanger des civilités avec eux quand survint un homme, vêtu d'une combinaison de latex et tenant un fouet, que le prince de l'Église reconnut comme le philosophe Paul Régimbart, avec qui il s'était disputé dans une séance publique l'après-midi même. Dans ce nouveau contexte les deux hommes se saluèrent courtoisement, et se complimentèrent sur l'élégance de leurs tenues respectives, puis, après qu'Amédée Lucien Astrafolli eût présenté son compatriote aux pères jésuites, toute la compagnie s'avança vers les bosquets, où il y avait maintenant des signes d'activité.

Or, à peine ces messieurs eurent-ils fait un tour d'horizon des jeunes chômeurs à la recherche d'un emploi que la sérénité sylvestre fut troublée par l'irruption d'un groupe de policiers, qui amenèrent tout le monde au commissariat. Les jeunes travailleurs furent mis en cellule, ce dont ils avaient l'habitude, et d'où ils seraient libérés le lendemain matin. Mais l'officier chargé d'interroger les quatre messieurs fut très surpris d'apprendre leurs identités respectives.

Imperturbable maître de la rhétorique, Amédée Lucien Astrafolli se mit à dissiper le malentendu : les pères jésuites et lui-même se trouvaient dans ce lieu parce qu'ils cherchaient à remettre ces égarés sur le chemin de la vertu. Les ecclésiastiques s'étaient vêtus en civil pour être moins intimidants, tandis que son costume de cardinal était destiné à renforcer le pouvoir de son discours, et à inciter ces garçons, par le verbe seul, à revenir dans le giron de la Sainte Église. Le fonctionnaire nota avec exactitude tous ces détails.

Puis il demanda comment expliquer la présence et la tenue du philosophe. Malgré leur inimitié passée, l'atticiste magnanime dit que cet homme faisait partie de leur groupe, et que, afin d'amener ces jeunes à une lecture de son propre guide spirituel, qui était l'*Imitation du Christ*, ce grand mystique prévoyait de leur faire subir certains des outrages de la Passion.

L'officier ajouta ces éléments à son rapport. Puis, en contemplant les quatre messieurs qui se trouvaient debout devant son bureau, il éclata de rire. Quand il eut retrouvé son sérieux, il annonça qu'il n'y aurait pas de poursuites, en conseillant cependant à cette

confrérie de trouver d'autres cadres pour ses œuvres charitables.

À la fin des trois ans de son séjour romain, Amédée Lucien Astrafolli reçut de nombreux témoignages d'estime. Dans une soirée d'hommage organisée par des collègues italiens, le professeur Folco Benvenuti fit un discours où, en regrettant le départ du brillant Français, il le qualifia de *Principe degli atticisti*. L'expression revint avec lui en France.

En janvier 1968 l'Académie de la Perpétuelle jeunesse, fondée par Mazarin pour régir et propager le goût français, invita M. Astrafolli à s'adresser à ses insignes membres dans le palais de Hébé. Avec beaucoup de panache, il décrivit le bonheur que connaissait alors la France, la façon dont l'atticisme y triomphait, et le modèle que leur pays était devenu pour le monde entier. Ce discours trouva une large résonance dans l'auditoire, et fut par ailleurs fort remarqué à l'extérieur.

Pourtant, se rappelant ce moment dans ses *Mémoires*, le grand atticiste termina par la réflexion suivante :

*Qui eût pu prévoir les événements funestes qui devaient survenir quelques mois plus tard ? Hélas, à peine les hommes ont-ils trouvé le bonheur, qu'ils cherchent à le détruire !*

## TROISIÈME PARTIE

Les chaumières de Sarconnières (1789-2005)	139
Les enfants des fleurs (2005-2006)	145
Les enfants des prés (2006-2007)	155
La banlieue galante (2004-2007)	166
La prise du palais (2007-2008)	179
L'entente cordiale (2007-2009)	187
ÉPILOGUE	203



# Les atticistes Eugène Green

Cette édition électronique du livre  
*Les atticistes* d'Eugène Green  
a été réalisée le 28 septembre 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070130467 - Numéro d'édition : 177171).  
Code Sodis : N44933 - ISBN : 9782072414794  
Numéro d'édition : 230139.